

L'Hérault du jour - 28 octobre 2011

Cinémed. Sami Bouajila a rencontré hier le public du festival lors d'une table ronde avec Pascal Elbé. Captivant l'auditoire, il a relaté son parcours.

« Avant j'aurais dit : je veux jouer Cary Grant »

■ « Avec la gueule que j'ai, je suis un Dauphinois, un Arabe fier de l'être et surtout un Français ». Au fil d'un récit aussi soutenu qu'émouvant, avec simplicité et finesse, Sami Bouajila a raconté son parcours hier. Et évoqué les clichés tenaces qui ont jalonné la route d'un acteur que des grosses productions auraient eu vite fait de cantonner dans des rôles de petit gars des banlieues. Il était aux côtés de Pascal Elbé qui dans son film *Tête de Turc* a justement voulu « faire valser les clichés » mais refuse « d'être le porte-voix des banlieues et du cinéma social ».

Sami Bouajila, né à Grenoble en 1966, se retourne sur la Comédie de Saint Etienne où il a fait ses armes, école fondée par Jean Dasté. « Il est l'un des pères de la décentralisation avec Jean Vilar. Il voulait démystifier le théâtre et l'apporter au peuple ». C'était la belle époque d'une vie de troupe. « Je voulais apprendre un métier et me déniaiser, et puis le cinéma m'a fait un clin d'œil ». En 1991, il tourne sa première comédie : *la Thune* de Philippe Galland, dans le rôle de Kamel. Suivent beaucoup de rôles jusqu'à *Indigènes* de Rachid Bouchareb qui en 2006 lui valut, comme à Jamel, Samy Naceri, Roschdy Zem et Bernard Blancan, le prix d'interprétation masculine. De bout, les yeux brillants, il relate : « Un jury international a primé l'histoire de mes parents ainsi que tout ce que le système a voulu cacher, ce qui gêne et ce que l'on transpire ».

Sami comme Pascal et Roschdy a toujours refusé les étiquettes. « J'ai découvert le racisme à travers mon métier. J'ai très vite constaté le piège qui



Roschdy Zem (absent pour raison de santé), Pascal Elbé et Sami Bouajila, le Cinémed a organisé une table ronde avec trois acteurs dont les parcours se sont souvent croisés.

allait me contraindre à passer pour le type basané. Au début, seul le cinéma d'auteur m'a fait tourner : de jeunes cinéastes dans une vraie démarche artistique. Ma gageur a été de ne pas me laisser avoir par le système. Bon an mal an, les choses se sont faites mais c'était long. Il y a une crise identitaire dans notre pays et même si je jouais Hamlet en chinois, quelque chose me rattrapait par la peau du cul ».

Après un court retour au théâtre avec François Cervantes, il joue

dans *Bye-bye* de Karim Dridi qui « a cartonné à Cannes » en 1995. Et travaille d'arrache-pied à être acteur, rien qu'acteur, « à élargir la palette, à donner, et inspirer d'autres choses ». Omar Raddad, qu'il incarne dans le film de Roschdy Zem, est l'une de ses dernières performances. « Le rôle d'Omar, je n'avais plus peur de le jouer. Avant j'aurais dit non je veux faire Cary Grant ! Il s'agit avant tout d'être un personnage qui me fait penser à l'un de ceux de Giono quand son

écriture est en lien avec tous les éléments de la terre ». En 2011, il est Philippe dans *Carré Blanc* de Jean-Baptiste Léonetin. Son dernier rôle en date.

« Le cinéma est fait pour éveiller et divertir », estime Pascal Elbé. « Si on cultive l'aigreur, si on s'enferme dans un cul de sac, forcément votre art le retranscrira », soutient Sami Bouajila qui n'a jamais cédé aux lieux communs. Acteur avant tout.

ANNE LERAY